

— Insensé ! exclama le vieux chevalier.

— Bientôt ne vivant plus que pour aimer et adorer la princesse, je suivis ses pas en tous lieux. Je contempiais ses cheveux couleur d'or, ses yeux bleus si tendres, si doux, animés par le noble orgueil d'être l'épouse d'un héros, et j'admiraïs tout cet ensemble de qualités charmantes qui font de Marguerite de Valois la merveille de son siècle. Bientôt, perdant la tête, je voulus lui dire une fois, une seule fois, que je l'aimais pour toujours, que je voulais mourir pour elle en l'adorant, puis tout quitter pour m'enfermer dans une retraite inaccessible aux hommes, pour vivre avec mon amour.

— O jeunesse, jeunesse ! interrompit d'une voix grave le comte de Groslée ; passions fatales et terribles !

— Le moment dangereux que je désirais ne vint que trop tôt ; un bal fut donné à Fontainebleau ; le temps était magnifique ; les terrasses furent éclairées par des milliers de lampions. Une fête féerique eut lieu. Rien ne peut donner l'idée de la richesse des costumés : toute la jeune noblesse française se distingua par une élégance de bon goût. Des femmes, belles encore auprès de Marguerite, remplissaient ces jardins, parfumés d'orangers comme ceux de Séville, de leur gaieté et de leurs danses folâtres. Catherine, qui adorait les fêtes, les plaisirs et l'intrigue, avait organisé cette soirée, qui lui rappelait celles de sa voluptueuse patrie. Partout le plaisir favorisait de dangereuses passions et de mystérieux aveux. Eperdu, hors de moi, je contempiais Marguerite, plus belle, plus séduisante que jamais. Elle portait une robe en damas de cette couleur aurôre que lui ont consacrée les poètes. Des rubis ruisselaient sur son front et sur sa poitrine ; ses beaux bras s'arrondissaient autour de sa tête, en soutenant une guirlande dont elle enlaçait le